Le reflet

Les autres ont commencé à s'agiter bien avant moi. Ils se retournaient sur mon passage, louchaient sur chaque parcelle de mon corps, grimaçaient. Autant de signes qui auraient du m'alerter à temps. Mais j'ai fermé grand les yeux. Je n'ai rien voulu voir, rien voulu faire, occupée à ma petite peau, ma petite personne. Aujourd'hui je comprends et je pleure. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

C'était il y a un an, jour pour jour. C'est là que tout a commencé. Je me souviens précisément de chacun de mes gestes et de chaque parole prononcée ce jour-là : je les prenais en note chaque soir dans mon carnet de bord intérieur. " La mémoire, c'est ce qui nous fait femme", dirait Ninosha, ma mère. Moi j'étais bien d'accord avec elle jusqu'à ce jour précis, précisément à cet instant où je décidais de prendre le trottoir de droite pour me rendre au lycée. Depuis toujours, je me rendais au lycée en passant par le ponton au devant de ma maison, puis en suivant la route sur le trottoir de gauche. Mais ce jour-là, je ne sais pourquoi, je pris la décision qui allait changer le cours de mon existence, et je traversais la route jusqu'au trottoir d'en face.

C'est là que je le vis, mon reflet. D'habitude, marchant sur le trottoir de gauche, je ne passais devant aucune vitrine, aucun miroir d'aucune sorte. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris qu’une jeune fille marchait à mes cotés d'un pas rapide, dont les gestes s'associaient aux miens d'une manière surprenante. J'appelais cette jeune fille Talatina, parce qu'elle me faisait penser à moi - Talati - mais d'une manière plus gracieuse et rayonnante. Elle était belle, élancée, irréelle. Je m'arrêtais quelques secondes pour la regarder, persuadée qu'elle disparaîtrait bientôt de la même manière qu'elle m'était apparue. Mais je me trompais.

Lorsque je quittais le trottoir de droite pour arriver au lycée, Talatina était toujours là, juste à coté de moi. Et puis encore, lorsque je montais les marches du bâtiment B qui devaient me mener jusqu'à la salle 105 où se déroulait mon cours de langue des fous. Puis durant les pauses et les repas, durant les heures de concentration, et jusque dans les toilettes. Talatina me suivait partout, observant chacun de mes faits et gestes d'un air amusé. Dans la ligne qui creusait ses fossettes je lisais "jamais tu ne seras à ma hauteur. Jamais tu ne seras aussi gracieuse que moi, ni aussi admirable".

Ce jour et le suivant, ainsi que tous les jours qui suivirent, Talatina était là. Le soir même, j'avais pourtant bien essayé de reprendre le trottoir de gauche, et jamais plus je n'avais traversé la route. Mais il était trop tard. Talatina n'en démordait plus. Je la voyais chaque matin accourir à l'odeur du réveil, se presser au pied de mon lit pour me montrer son visage harmonieux. J'admirais à chaque instant la souplesse de sa démarche lorsqu'elle me dépassait sur le chemin du lycée. Et plus je me perdais dans sa contemplation, plus je m’affaissais, et plus je me ratatinais.

- Tu ressembles à un bout de papier mâché ! me dit un jour mon ami Akmaral.

C'est ce jour-là que je décidais de devenir Talatina.

Parce que Talatina n'avait pas l'air d'un papier mâché, elle. Elle avait l'allure d'une belle feuille blanche, propre et nette, captant avantageusement chacun des rayons du soleil. Elle trônait au sommet d'une montagne perçant les nuages tandis que moi, pauvre fillette abandonnée, je reposais hors d'haleine au pied de l'un des versants. Toutefois je le savais : Talatina était née de moi, de ma propre image. J'étais ses cheveux, sa peau et ses belles dents blanches. J'étais sa gracieuse silhouette et sa démarche de matou. Et je pouvais le devenir.

Ma décision était prise, plus rien ne fut alors en mesure de m'atteindre. Mon esprit tout entier était remplis de Talatina et de l'obsession que j'avais pour elle. Je ne voulais plus avoir à faire avec le monde extérieur.

Seul comptait ce que j'appelais "la métamorphose". Jour après jour, je me concentrais sur chaque part de mon être, chaque détail qui me paraissait inconvenant. Talatina était mon modèle, et moi le tableau que je devais peindre à son image. Je rectifiais d'abord ma démarche, puis la luminosité autour de moi. Puis peu à peu je retaillais les bras et les jambes, les angles du visage. D'un mortel coup de pinceau, je rayais tout ce qui dépassait du cadre, qu'il s'agisse de chair ou d'os. Je souffrais. Mais la souffrance était belle, si belle que je ne pus bientôt plus m'en passer.

Je ne saurais dire, encore aujourd'hui, quel a été l'instant fatidique, ce laps de temps déterminant durant lequel j'ai franchis le cap du non-retour. Toujours est-il que je l'ai franchis. J'ai sauté dans mon reflet la tête la première, sans me figurer à quel point la chute allait être douloureuse.

Cela faisait déjà plusieurs mois que je vivais avec Talatina lorsque je constatais les premiers changements. Au début, ils étaient tellement ténus, et moi tellement focalisée sur elle que je ne les remarquais pas vraiment. Je la voyais évoluer d'un jour à l'autre sans comprendre qu'elle n'était plus la même. Mais elle changeait, indubitablement. Elle devenait de plus en plus fine, de plus en plus élancée et de plus en plus gracieuse. De jour en jour, Talatina s'évaporait, et moi de jour en jour je la trouvais plus parfaite. Cette évolution aurait certainement dû me mettre, comme dirait Ninosha, "la puce à l'oreille". Mais moi je n'écoutais plus Ninosha depuis longtemps. Je n'écoutais plus que moi et cette envie irrésistible de ressembler à Talatina, de voler chacun de ses traits. Je la jalousais, comme je n'avais jamais jalousé personne. Et je l'admirais comme je n'avais jamais admiré personne.

Autour de moi, tous commençaient à s'agiter. D'abord mes parents : Ninosha et Mélio. Ils ne semblaient pas aimer Talatina. Mais pour qui se prenaient-ils ? S'interposer ainsi entre celle que j'étais et celle que je voulais être... Était-ce de la jalousie ? Étaient-ils, eux aussi, fascinés par cette beauté au point de ne pas accepter de me voir retirer mon costume de larve pour me changer en papillon ? Je me cachais de Ninosha et Mélio, comme je me cachais des autres. Puisqu'ils ne m'acceptaient pas dans cette pureté, dans cet idéal que je touchais enfin du doigt, ils n'étaient pas dignes de faire partie du monde que nous avions créé, moi et Talatina.

Bientôt, même mes plus proches amis se mirent à me regarder de travers. Eux aussi étaient certainement foudroyés par la jalousie. Leur envie suintait, dégoulinait de tous les pores de leurs corps maladroits, et je reconnaissais là ce que j'avais été quelques mois auparavant. Je ne pouvais que me réjouir, certaine de ma supériorité. Je n'étais plus leur égale !

Toutefois je n'étais plus heureuse. Parce que Talatina était toujours là, toujours plus belle. Parce qu'elle était inatteignable.

- Avant tu étais une lionne, maintenant tu n'es plus qu'un chat. Je ne te reconnais plus. Tu n'es plus avec nous maintenant.

C'est Akmaral qui m'a dit cela, un jour que je désespérais de pouvoir jamais me confondre avec Talatina. Aussitôt, je sentis un courant électrique parcourir mon corps de long en large et de haut en bas. Avant, j'étais une lionne. J'étais pleine d'énergie et d'inventivité. J'avais une imagination débordante, un élan et une envergure colossale. Et puis pour devenir un chat, j'avais ravalé mon énergie, je l'avais façonnée et j'en avais fait une arme de destruction. J'avais concentré ma créativité sur cette image que je voulais donner. Akmaral avait raison. Je n'étais plus moi-même.

C'était il y a un mois, jour pour jour. Akmaral m'a souri tristement puis il m'a tourné le dos. Moi, je l'ai regardé, son dos si chaud et si grand, j'ai eu envie de le prendre dans mes bras et de recevoir toute cette chaleur. J'avais froid. Mais je n'ai rien fait. Je l'ai regardé partir et je me suis tourné de nouveau vers

Talatina. Elle seule était encore avec moi. Elle seule pouvait encore me comprendre.

C'était il y a un mois, et déjà Talatina n'était plus qu'un tas de peau tendue sur des os et du vide. Je l'ai suivi, j'ai voulu connaître cette légèreté et ce vide. A présent elle a disparue. A force de grâce et de finesse, elle est tombée en poussière, purement et simplement. Et moi qui la suit, moi qui voulais devenir comme elle, je ne sais plus ou j'en suis. Bientôt, le vent va se lever, et moi aussi je vais me réduire en cendre. Bientôt, si je ne fais rien...

Je n'ai rien voulu voir, rien voulu faire, occupée à ma petite peau, ma petite personne. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

Brunelle Lemonnier